

Une église restaurée

Un architecte du patrimoine...

Une des missions de l'architecte du patrimoine consiste à réaliser, en préalable à la phase de diagnostic, une étude associant l'état des lieux à une phase de recherche documentaire. Ces documents et l'observation in situ constituent le fondement de l'analyse structurelle et pathologique. Les objectifs de cette étude sont de déceler les faiblesses, d'évaluer la stabilité générale de la construction et les diverses pathologies affectant l'édifice afin de proposer une campagne de travaux permettant de conforter, restaurer avec pérennité les ouvrages, et d'élaborer un parti de présentation de l'édifice.

A l'église Saint-Vincent de Nyons, les recherches documentaires et d'archives ont fait apparaître deux caractéristiques principales qui marqueront le chantier :

- une église détruite par le feu à la fin du XVI^e siècle et reconstruite au début du XVII^e siècle
- des travaux exécutés avec des moyens très limités et des désordres rapidement constatés au niveau des voûtes.

Un certain nombre de vestiges apparaîtront au gré du chantier comme les traces d'anciennes voûtes dans la nef, des colonnes engagées dans l'ancienne sacristie, etc.

Des découvertes archéologiques

Les travaux pour l'installation d'une chaufferie enterrée, au nord de l'église, ont révélé plusieurs murs antiques (VI^e siècle) ainsi qu'une tombe médiévale (IX^e-X^e siècle) à près de trois mètres de profondeur. La mise en évidence d'une occupation gallo-romaine est importante pour l'histoire de la ville. Une borne miliaire (IV^e siècle) suggère l'existence de routes.

La découverte d'un vase funéraire (XII^e siècle) atteste de la présence d'une nécropole médiévale au nord et un mur de cette époque pourrait appartenir à l'église romane. Prise sous la fondation des chapelles nord, une sépulture plus récente date du XVI^e siècle.

L'orientation nord/sud de l'église médiévale, proposée par certains auteurs, ne semble pas confirmée.

A l'intérieur, un vase (XVII^e siècle) était utilisé comme « vase de résonance » et un caveau funéraire (XVII^e-XVIII^e siècle) contenait quelques cercueils.

A ce jour plusieurs questions demeurent :

Les structures antiques appartiennent-elles à une église paléochrétienne ? L'église romane (XII^e - XIII^e siècle) détruite au XVI^e siècle a-t-elle laissé des vestiges dans l'église actuelle ?

La conservation départementale du patrimoine

Créé en 1984, ce service du Conseil général de la Drôme est chargé de mettre en œuvre la politique patrimoniale départementale, tout en contribuant au développement culturel, touristique, économique et à l'aménagement du territoire. Rattachée à ce service, la conservation des antiquités et objets d'art exerce plus particulièrement ses compétences sur les objets mobiliers protégés au titre des Monuments Historiques (peinture, sculpture, orfèvrerie, textile...) situés dans différents lieux publics ou privés (églises, mairies, hôpitaux, châteaux, usines, ateliers...) du département.

Dans le cadre du chantier de l'église Saint-Vincent ses missions principales ont consisté à :

- Effectuer le récolement du patrimoine mobilier précédemment inventorié (photographie, constat d'état, prise de dimensions)
- Déterminer une nouvelle présentation des œuvres dans l'édifice restauré, en lien avec le propriétaire (commune) et l'affectataire (paroisse)
- Etablir un plan de déplacement, de stockage et de remise en place du mobilier, répondant aux normes de conservation, de sécurisation et de valorisation des œuvres d'art
- S'assurer des bonnes conditions de conservation des œuvres monumentales restées in situ
- Donner un avis scientifique sur l'intérêt de préserver un élément d'architecture ou de décor découvert en cours de restauration
- Réaliser une fiche relative à la restauration du lieu et à l'histoire de l'édifice et des œuvres
- Programmer les travaux à effectuer sur le mobilier à restaurer en vue de sa présentation ultérieure

Ces missions ont été menées en étroite collaboration avec les différents partenaires : élus de la commune et services techniques, architecte et entreprises prestataires, service territorial de l'architecture et du patrimoine, prêtre et paroisse, associations de défense du patrimoine.



Décrochage des œuvres avant travaux



Réalisation des enduits dans une chapelle



Echaffaudage pour réfection des voûtes de la nef



Borne miliaire (IV^e siècle)

« Fiche patrimoine » (octobre-2010)
Conservation du Patrimoine de la Drôme
Conservation des antiquités et objets d'art
Rue André Lacroix 26000 Valence - tél. 04 75 79 27 17
Courriel : conservation@ladrome.fr

Textes : A. Vernin, B. Jouve, J.-C. Mége, L. Pommaret, P. Sapet
Coordination : L. Pommaret, P. Sapet
Relecture : K. Xavier
Sous la direction de C. Burgard
Crédits photos : J.P. Bos, P. Escoffier, D. Joly, J.C. Mége, P. Rio
Conception-réalisation graphique : Basik-B
Impression : service reprographie du Département de la Drôme

- NYONS : EGLISE SAINT-VINCENT -

EDIFICE, MOBILIER ET ŒUVRES D'ART

FICHE PATRIMOINE

En septembre 2008, le conseil municipal a décidé d'entreprendre la restauration de l'église Saint-Vincent. La plupart des travaux d'aménagement et de remise en état de l'intérieur et de l'extérieur ont été confiés à un architecte du patrimoine. Afin d'aider la commune propriétaire à restaurer et mettre en valeur l'édifice et son mobilier des conseils techniques et une participation financière du Département de la Drôme ont été apportés. Des fouilles archéologiques ont également été réalisées à l'occasion de l'installation d'une chaufferie enterrée, au nord de l'église.

Histoire de l'église Saint-Vincent

L'église Saint-Vincent constituait, avec le prieuré Saint-Césaire et deux cimetières situés à proximité, le noyau religieux de Nyons au Moyen Âge. Le bâtiment actuel date en majeure partie du début du XVII^e siècle. Il a succédé à trois édifices au moins : une première église est citée en 972 et 981 et dépendait de l'abbaye Saint-Césaire d'Arles, une deuxième dut être construite à l'époque romane et une troisième, consacrée en 1526, fut détruite en 1562 lors des guerres de Religion. Dotée d'une nef de cinq travées, d'une travée de chœur à chevet plat et de onze chapelles latérales, elle est de style composite. On retrouve des éléments de style roman avec les arcs doubleaux en plein

cintre de la nef alors que les voûtes d'arêtes rappellent l'architecture gothique. L'actuel clocher était au XIV^e siècle une tour d'enceinte, transformée en beffroi de ville avant de devenir clocher de l'église au XVII^e siècle.

Mobilier et œuvres d'art

L'église de Nyons est l'une des plus riches de la Drôme pour son mobilier. Cette richesse est liée à la présence à Nyons d'un couvent de Récollets, fondé en 1643 et disparu en 1790. La quinzaine d'œuvres qui en provient illustre la spiritualité franciscaine au moment de la Contre-Réforme qui exaltait le Christ et sa passion, ainsi que les saints dont la vie rappelle ce sacrifice.

Histoire des œuvres et du mobilier

Œuvres relatives à la vie du Christ

Les deux familles du Christ (1)

Guillaume Perrier

(Mâcon, vers 1585-Lyon, 1656)

Ce tableau, daté (1648) et signé, illustre un thème fréquent dans l'iconographie catholique, mais en choisissant de représenter le Christ en jeune adulte, Guillaume Perrier, frère du peintre et académicien François Perrier, innove. La subtilité du dessin et de la couleur n'est pas sans rappeler la peinture de Giovanni Lanfranco, auprès duquel Perrier se serait formé. La composition, séparant le monde – et le tableau – en deux entités, céleste et terrestre, évoque les frères Carrache, alors qu'une vue de Nyons, avec ses murailles et son pont, occupe le centre du tableau.

Classé au titre des Monuments historiques en 1905

L'Adoration des Bergers (2)

attribué à Guy François

(Le Puy, vers 1580-1650)

Ce tableau, avec celui de saint Bonaventure, illustre un courant de la peinture française du début du XVII^e siècle, fortement influencé par le caravagisme. Son auteur, Guy François – ou selon certains son frère Jean – adopte ce style après un séjour en Italie dans les années 1610-1620. Familier des scènes de la Nativité, le peintre choisit de représenter l'entourage de la Vierge sous les traits de gens du peuple, habillés comme ils pouvaient l'être alors et avec des animaux. Seule la Vierge semble se distinguer, grâce à un éclairage direct et à des traits moins communs. De part et d'autre de son visage, sans souci de l'anachronisme, les figures de saint François d'Assise (avec les stigmates) et de saint Bonaventure (avec le chapeau de cardinal à la main gauche) rappellent que le tableau est une commande d'un couvent de franciscains.

Classé au titre des Monuments historiques en 1905

Le Christ chez Marthe et Marie (3)

Ecole française (1^{ère} moitié XVII^e siècle)

Ce tableau fait partie d'un ensemble de quatre œuvres, peintes par le même artiste influencé par la peinture vénitienne (à cause de la brillance des couleurs) et par le maniérisme du début du XVII^e siècle (perceptible dans le mouvement rotatif de certains corps). Pour faire comprendre la supériorité de la vie spirituelle sur la vie temporelle, le peintre divise le tableau en deux espaces. A droite, Marie, agenouillée et priant, est placée sous une scène de prédication située au second plan. A gauche, Marthe vient admonester le Christ, alors que du même côté, à l'arrière, une femme porte une cruche symbolisant la vie temporelle. Seul le doigt du Christ qui pointe Marie est là pour dire la primauté de la vie spirituelle.

Classé au titre des Monuments historiques en 1905

Ecce Homo (4)

Ecole française (1^{ère} moitié XVII^e siècle)

Ce petit tableau fait partie d'un ensemble de quatre, qui se rattache à un même peintre, encore anonyme. Il figure le Christ à la suite du jugement et avant le supplice et reprend une iconographie fréquente. A la frontalité et à la nudité du corps du Christ, paré de sa couronne d'épines, s'oppose le mouvement des bras et du buste du gardien assez richement habillé.

Classé au titre des Monuments historiques en 1905

Christ en croix

Ecole française (XVII^e siècle)

Dans l'église des Récollets, ce Christ en bois était installé entre le chœur et la nef, au-dessus du jubé. De facture classique, cette sculpture, dont l'auteur n'est pas connu, est particulièrement remarquable pour sa finesse de traitement des tissus et la justesse des proportions du corps du Christ.

Classé au titre des Monuments historiques en 1992

La mise au tombeau

Ecole française (1^{ère} moitié XVII^e siècle)

La scène centrale de ce tableau est une citation directe d'une gravure d'un artiste vénitien, Giuseppe Scolaro, qui s'inspirait probablement d'un tableau aujourd'hui disparu. Le peintre a ajouté les deux saintes femmes, une agenouillée qui baise les pieds du Christ (peut-être Marie-Madeleine) et l'autre qui porte les instruments de la Passion, ainsi que, au second plan, le calvaire et les murailles d'une ville. L'influence vénitienne se retrouve aussi dans le traitement des tissus, et notamment des vêtements des deux femmes, alors que le mouvement de certains corps trahit une influence du maniérisme.

Classé au titre des Monuments historiques en 1905

La rencontre du Christ et de Marie-Madeleine (5)

Ecole française (1^{ère} moitié XVII^e siècle)

Ce tableau relate la rencontre, le dimanche qui suit la crucifixion, du Christ ressuscité avec Marie-Madeleine. L'iconographie est classique (la bêche comme attribut du Christ ou le pot à encens pour Marie-Madeleine). Toutefois, le peintre s'est attaché à accentuer le contraste entre le corps de Marie-Madeleine, tournant sur elle-même et la retenue affichée du Christ, qui l'invite à ne pas le toucher afin de ne pas le retenir.

Classé au titre des Monuments historiques en 1905



(1)



(2)



(3)



(4)



(5)



(5)

Histoire des œuvres et du mobilier

Les saints franciscains

Saint Bonaventure dans son cabinet de travail (1)

attribué à Guy François (Le Puy, vers 1580-1650)

Ce tableau, unique dans l'œuvre connue de l'atelier de Guy François, représente saint Bonaventure en conversation avec Thomas d'Aquin lorsqu'il affirme à ce dernier que le crucifix est la seule source de son savoir. Ce tableau est à la fois un portrait, une vanité (avec le crâne et le sablier) et une nature morte aux livres. On y trouve également une grande subtilité des couleurs, avec l'importance de la couleur rouge du chapeau de cardinal, du revers et des boutons du manteau.

Classé au titre des Monuments historiques en 1905

Le martyre de cinq franciscains au Maroc (2)

Ecole française (XVII^e siècle)

Ce tableau évoque plusieurs saints, compagnons de saint François d'Assise, martyrisés au Maroc au XIII^e siècle. Le cadrage très resserré de l'œuvre rend plus forte l'opposition entre le groupe des franciscains, dont celui du centre rappelle l'image du Christ aux liens, et les Maures prêts à les martyriser.

Classé au titre des Monuments historiques en 1992

Saint Antoine de Padoue aux pieds de la Vierge à l'enfant (3)

Ecole française (XVII^e siècle)

Ce tableau, qui ne semble pas terminé, fut commandé par un franciscain, dont les armoiries, en bas à gauche, n'ont pas été identifiées. Ce tableau, divisé en deux par une diagonale, rappelle la dévotion des franciscains à la mère du Christ, comme le montrent d'autres tableaux de Nyons, tels que l'Adoration des bergers, attribuée à Guy François.

Classé au titre des Monuments historiques en 1905

Saint Pascal Baylon adorant le saint Sacrement

Ecole française (XVII^e siècle)

Pascal Baylon vécut au XVI^e siècle et fut canonisé en 1690. D'origine modeste, il entra comme frère convers dans un monastère franciscain espagnol. Il était connu pour son adoration de l'Eucharistie. La forme du visage ou l'évocation de l'extase mystique rappellent d'autres tableaux aujourd'hui conservés dans la sacristie de l'église de l'ancien couvent des Récollets de Bourg-Saint-Andéol (actuel hôpital Dona Vierna).

Inscrit au titre des Monuments historiques en 1988

Tabernacle de l'ancien maître-autel du couvent des Récollets de Nyons (4)

Pascal Jouvenot

(Rouen, vers 1632, Bourg-Saint-Andéol, 1667)

Ce tabernacle est un des trois aujourd'hui connus de ce sculpteur, moine récollet de la province de Lyon et membre d'une famille de sculpteurs sur bois de Rouen. Sa finesse d'exécution, la complexité de l'organisation des différents registres, la présence de nombreuses sculptures de saints franciscains en font une œuvre précieuse qui mériterait une restauration afin qu'elle retrouve ses couleurs originales.

Classé au titre des Monuments historiques en 1905

D'autres œuvres de l'église

A côté du tableau du maître-autel, représentant saint Vincent, d'autres œuvres ont été peintes par des artistes de la région (Les deux familles du Christ, Saint Martin et saint Quenin aux pieds de la Vierge, La Pietà, La vision de saint Hubert) ou par des peintres italiens itinérants (Deux anges adorateurs du saint sacrement).

Le martyre de saint Vincent

Ecole française (XVIII^e siècle)

Avant la Révolution, le tableau du maître-autel représentait une crucifixion avec saint Vincent et saint Benoît des deux côtés de la croix. Le tableau de Saint Vincent provient donc probablement d'une autre église et a été installé à Nyons dans les années 1810. Il représente Vincent, diacre espagnol, martyrisé sur un braséro au début du IV^e siècle après J.-C. Sa facture évoque un art de cour, représenté à Paris par des peintres comme Jacques Deshayes ou Jean Restout.

Classé au titre des Monuments historiques en 1905

La vision de saint Hubert

Ecole française (fin XVII^e siècle)

Ce tableau a été donné par la famille Vincens de Causans, dont les armoiries figurent en bas à gauche et qui était patronne d'une chapelle de l'église de Nyons avant la Révolution. Il s'agit d'un tableau de dévotion privée, peint par un artiste de la région du Comtat. C'est aussi un hommage aux Orange-Nassau, évoqué par un de leurs emblèmes, le cornet, et qui élevèrent les Vincens de Causans au rang de marquis. Le paysage représente peut-être le château de Mazan.

Classé au titre des Monuments historiques en 1992

Saint Martin et saint Quenin aux pieds de la Vierge

Ecole française (milieu XVIII^e siècle)

Ce tableau était installé, avant la Révolution, dans une chapelle qui, depuis 1750, avait la double titulature de saint Martin et saint Quenin. Sa facture, assez rustique, dénote un artiste régional mais qui était capable d'un travail soigné, comme le montre le manteau des deux évêques et la finesse de leurs visages.

Classé au titre des Monuments historiques en 1905

Deux anges adorateurs du saint sacrement

Pierre-Antoine Patrilli

(Santa-Maria-Maggiore, Piémont, vers 1792 – après 1838), vers 1836-1838

Il s'agit de l'œuvre d'un peintre itinérant, originaire du Piémont, qui, dans les années 1830, a réalisé d'autres tableaux pour des églises de la Drôme (Mollans-sur-Ouvèze, Châteauneuf-de-Bordette) et du Vaucluse (Crillon-le-Brave). Cette œuvre, classique dans sa forme, s'inscrit dans un programme architectural qui a conduit à la transformation d'une des chapelles de l'église en lieu de culte dédié au saint sacrement.

Classé au titre des Monuments historiques en 1992



(1)



(2)



(3)



(4)